

Le territoire et la propriété

White Material de Claire Denis, France, 2009, 102 minutes

Fabien Philippe

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Philippe, F. (2012). Compte rendu de [Le territoire et la propriété / *White Material* de Claire Denis, France, 2009, 102 minutes]. *24 images*, (157), 35–35.

Le territoire et la propriété

par Fabien Philippe



Dès qu'apparaissent les paysages africains de *White Material*¹, resurgissent dans nos mémoires les images du premier film de Claire Denis, *Chocolat*, tourné au Cameroun il y a plus de vingt ans. Était-ce là une manière de boucler la boucle? De revenir sur les terres de ses débuts? Malgré la présence de l'acteur Isaach de Bankolé dans les deux œuvres, il n'en est rien. D'abord, l'Afrique coloniale de *Chocolat* laisse place ici à l'Afrique d'aujourd'hui, gangrénée par les conflits ethniques que ses frontières, héritées de la colonisation, attisent en permanence.

Et surtout, alors que *Chocolat* marquait le retour d'une femme au Cameroun, là où elle avait passé son enfance, *White Material* sonne comme le départ et la disparition d'une certaine présence française en Afrique. Cette présence est incarnée par Maria, administratrice blanche d'une plantation de café, qui se prépare à la récolte à l'heure où le pays sombre dans une guerre civile. Alors que les habitants et l'armée française fuient, Maria résiste. Travaillant sans ménagement, forçant presque les ouvriers à la suivre, elle préfère courber l'échine plutôt que voir le danger se profiler, accueillant même chez elle le Boxeur, un rebelle blessé.

S'accrocher à son corps agissant, voilà semble-t-il le moyen désespéré de Maria pour conserver son territoire, car l'enjeu du film est celui de la possession de ces terres auxquelles s'agrippe une poignée de Blancs. Mais à travers cette volonté farouche de rester, transparait l'aveuglement de Maria à l'égard de la plus frappante des réalités :

elle est étrangère. Comment alors posséder une terre à laquelle on n'appartient pas? Comment occuper un pays qui se refuse à vous? Dans *Chocolat*, les Blancs avaient beau souffrir sous un soleil trop fort, l'appareil administratif colonial légalisait leur place en Afrique. Aujourd'hui, ceux de *White Material* se sont bien habitués au climat, mais leur présence n'a plus de légitimité.

Si le pays où se situe le film ne dit à aucun moment son nom – une première chez Claire Denis –, c'est que la cinéaste ne filme pas l'Afrique, mais le désir de l'Afrique, un espace où les Blancs projettent leurs fantasmes, la survivance d'une Afrique coloniale qui n'est plus. Et pour que le désir s'accomplisse pleinement sur ce territoire, il faut qu'il éprouve la possession. Comme le déclarera l'ouvrier à Maria : « Tu restes pour qu'on ne te prenne pas ce que tu as. » On sait depuis longtemps que, chez Claire Denis, l'expression du désir par l'accaparement conduit bien souvent à la violence et à la folie meurtrière (*Trouble Every Day, J'ai pas sommeil*). Maria n'y échappe pas.

Construit comme un long flash-back, après une séquence introductive qui laisse peu de doutes sur l'issue tragique de l'histoire, *White Material* suit au plus près Maria et sa résistance qui tourne à la folie, tandis que les figures masculines qui l'entourent finissent par renoncer ou tomber (l'ex-mari vend la propriété, le beau-père est malade, le Boxeur agonise, le fils disparaît). Car plus Maria s'obstine, persuadée que de la récolte dépend la stabilité du pays, plus la

guerre civile avance, terrorise la population, jusqu'à envahir la plantation par le biais des enfants-soldats, à qui le propre fils de Maria a ouvert les portes du garde-manger. Folie de Maria et folie de la guerre semblent alors se nourrir l'une de l'autre, animées toutes deux par une soif de conquête.

Rejetée hors de son territoire, Maria ne pourra que capituler devant la maison partie en fumée et le cadavre de son fils. De sa terre, si farouchement désirée, il ne reste que cendres, et ce qui y a poussé, autant son café que son enfant, est détruit. La fin, bouclée en quelques plans elliptiques, raccordés chaotiquement, laisse alors exploser la violence souterraine de Maria, qui a trop longtemps couvé. Elle décapite son beau-père, malade, qui errait dans le bâtiment en feu, comme un spectre. Par ce geste quasi sacrificiel, elle tranche littéralement son appartenance à l'Afrique blanche et signe là sa propre disparition. Dans un ultime plan sur un rebelle fuyant dans les hautes herbes, *White Material* éjecte définitivement Maria hors de l'histoire qui va se poursuivre sans elle. Rarement le cinéma de Claire Denis a-t-il atteint une telle dimension, presque mythologique et, à l'image du territoire de *White Material*, il continue de s'étendre pour mieux travailler les motifs de désir, de violence, d'intrusion, de possession qu'il renferme. ■

1. Présenté au Festival du nouveau cinéma en 2011 et cette année, aux Rendez-vous du cinéma québécois.

France, 2009. Ré. : Claire Denis. Scé. : Claire Denis et Marie N'Diaye. Ph. : Yves Cape. Mont. : Guy Lecomte. Mus. : Stuart Staples. Int. : Isabelle Hupert, Nicolas Duvauchelle, Michel Subor, Isaach de Bankolé, Christophe Lambert, William Nadylam, Adèle Ado. 102 minutes.